

# Le conte de la fêlure de l'âme

Caprice sur la folie

Danièle Chich



## Le conte de la fêlure de l'âme.

Il ne sera pas une seule fois où tu n'y penseras pas, à cette lente et vive agonie de ta liberté de jouissance, peau de chagrin de ton esprit qui, vagabond et volubile, te jouera encore et encore de mauvais tours tant que tu ne l'auras pas compris, métissant la virtualité à la réalité, le désir à l'impuissance, la vue aux visions, les pulsions aux émotions. Et tu deviendras l'innocente et ingénue victime de ces dangereuses voire mortelles plaisanteries dont tu entendras, peut-être ou peut-être pas, l'opaque écho lors du réveil, si elle se réveille, de ton âme, âme à la joie triste et meurtrie par la funèbre cicatrice dans ta chair tatouée, scarifiée par le passé proche et lointain avec lequel tu es en lutte vertigineusement depuis la naissance, dit-on, de tes premiers chromosomes.

Il sera une fois, puis deux fois, puis dix fois le même ô combien cruel diagnostic déclaré par les médecins que tu nieras pendant longtemps, cinq ans, dix ans peut-être, passant de thérapeutes en thérapeutes, pourtant bien conscient dans les tréfonds de ton être que quelque chose ne va pas, un je-ne-sais-quoi ou presque-rien décalé, décousu avec le monde dont les limites ordonnées, sensibles, construites et réelles t'échappent.

En ces temps-là, tu vivras dans la brèche ouverte de l'être, les mains agrippées aux parois glissantes de ta conscience labile, les pieds pesants et lourds, pendus au-dessus de ton vide, un vide assourdissant qui t'aspirera toujours plus profondément dans les abysses sibyllines où toi seul a trouvé un ordre, ton ordre confus fait de chiffres et de symboles tissés de souffrances aiguës, un ordre inhumain administré par le cri de ta béance, un cri intestin faisant régner dans ce gouffre de ta personne une loi infernale et où les larmes impriment sur les visages les tables incompréhensibles, indéchiffrables, du livre maudit de la folie.

Il est une fois un conte de fou qui malgré toi te transcende, te fulgure où pourtant il n'y a rien à comprendre, à voir, à entendre ni à espérer, qu'un soliloque emprunt d'une douleur insondable brisant la linéarité de ta vie et

qui au fil du temps paralysera tes pensées, tes envies, tes désirs, tes yeux, ta voix.

Il sera une fois, deux fois, plusieurs fois une multiple prise de conscience de cette fêlure de ton âme qui te fera regretter les temps antérieurs où tu pensais être maître de tes idées et de tes gestes quand tu étais encore enfant et que la maladie n'avait pas encore frappé aux portes de ton esprit.

Il ne sera plus une seule fois pour toi la normalité, l'ordinaire dans son unicité, cette simplicité monolithique et magique qui enveloppe l'humain dans son nimbe massificateur. Essaimés, épars, éparpillés, la chimie cimentera les éclats de ton âme sans pour autant te faire oublier la douceur d'antan, quand tu jouissais de la toute quiétude de ton être. Et là à jamais, dans la résignation, avalant tes pilules, tu songeras à l'avant et à l'après avec le même goût amer surgissant dans ta bouche que celui laissé par les gélules déposant sur ta langue leur amer résidu.

Et quand viendra le temps de ton acceptation de la maladie qui te ronge, naîtra la peur de succomber à nouveau au désordre de tes pensées car tu devras contrôler ta conscience comme un gardien ses détenus dans leur cellule, endossant le rôle de maton de ton âme dans le quartier sous haute surveillance des ordonnances, des feuilles de soin, des ambulances, des chambres d'isolement, dans une solitude sociale impitoyable, où tu veilleras à la stabilité de ton être, de tes humeurs, de ton appétit, de ton sommeil, de tes paroles, de tes gestes, guettant leurs moindres oscillations avec la frousse effroyable qu'elles viennent perturber le cours chimiquement normal de ta vie nouvelle.

Il sera une fois où tu ne comprendras pas la sentence du diagnostic exigeant de prendre une camisole chimique à vie en te demandant quel crime tu as commis pour être puni ainsi. La nature et la vie te condamneront à renouveler chaque jour le même vœu que rien ne se produise malgré toi à ton insu d'irréparable, d'irréparable car dans cette fêlure de l'être tout est possible même l'inenvisageable.

Tu prendras alors matin et soir tes comprimés blanc, bleu et roses en priant le ciel que ta tête reste bien vissée sur tes épaules et qu'elle ne soit pas

amenée à te trahir une nouvelle fois et que ton corps, cet indomptable mystère, ne dérive pas à nouveau malgré toi.

Il est une fois une prison dans ta chair de laquelle tu ne t'évaderas pas, que personne ne verra, ne soupçonnera tant tu t'échineras à la rendre secrète. Il sera à jamais brillant dans ton regard éteint, le souvenir de ta jeunesse ayant perdu l'éclat jubilatoire de la vie dont tu t'échineras à raviver la sublime flamme créatrice en écrivant des contes pour soulager ta peine, de petites nouvelles pour figurer ta folie clandestine. Et dans l'espace de ce mystère maquillé d'inoffensives fictions, tu chercheras à enrober tes mots comme la fine pellicule emprisonnant les molécules que tu ingurgites, en espérant qu'une oreille, puis deux enfin perceront silencieusement sans te juger, le secret de ta fêlure.

Quant à toi, cet autre aux limites saines de l'être et du corps bien définies, au centre existentiel serein dont les coordonnées sont cochées sur les axes primordiaux de la vie, réjouis-toi à chaque instant de ton existence, de cette innocente liberté mathématique dont tu jouis car celui qui fluctue dans l'irréel symbolique porte une croix indéterminée dans le trou noir informe de son esprit aux vastes dimensions magnétiques et morbides de l'anomalie.

.....

Il était une fois et cette toute première fois suffit.